

OBSERVATIONS

SUR

UN ÉCRIT INTITULÉ :

DES BOURBONS DE NAPLES,

ET

RÉFLEXIONS D'UN NAPOLITAIN.



OBSERVATIONS

sur

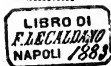
UN ÉCRIT INTITULÉ :

DES BOURBONS DE NAPLES,

ET

RÉFLEXIONS D'UN NAPOLITAIN.

by Thomas C. C. C.



PARIS,

1814.

F. Doña XII
315

965961



OBSERVATIONS

SUR

UN ÉCRIT INTITULÉ :

DES BOURBONS DE NAPLES.

L'ÉCRIT que nous nous proposons d'examiner, est un des plus singuliers qu'aient produit les circonstances ; et les circonstances elles-mêmes ajoutent à la surprise que cet écrit doit exciter. Que sous Buonaparte, les instrumens serviles de sa tyrannie composassent des rapports, des bulletins, de pamphlets officiels ou non-officiels, pour dénaturer le sens des traités, pour recommander leur violation, pour colorer le parjure, la déloyauté et l'ingratitude, tout le monde s'y

attendait et devait s'y attendre. Mais il est à peine croyable que l'on ait recours à de pareilles armes; que l'on professe de pareils principes, sous l'empire d'un roi juste, sage et généreux; sous la domination d'un prince, qui, par amour pour son peuple, et par une connaissance profonde de l'état de l'Europe, et de la nécessité de ménager les intérêts actifs et puissans créés par vingt-cinq années de révolutions, a fait le sacrifice le plus magnanime de ses propres souvenirs, et soumis ses propres affections aux lois d'une prudence éclairée, et d'une moralité supérieure. Quoi, c'est sous Louis XVIII, monarque auquel l'histoire, en admirant ses lumières, décernera plus particulièrement le titre de roi honnête homme, qu'on prêche une croisade contre un prince, qui, s'il doit son trône à la révolution et à Buonaparte, n'en a pas moins coopéré à terminer cette révolution et à délivrer l'Europe, de concert avec les puissances alliées, de l'aveu de ces puissances, et par suite d'un traité formel

avec l'une des plus éminentes ; traité ratifié de fait par toutes les autres , puisqu'elles ont profité de cette importante coopération : et cette croisade est motivée sur des maximes qui sont le bouleversement de tout droit des gens et de toute morale publique et privée , en même-temps que dans les conjectures présentes , elles tendent à remettre en question ce qui assure le repos et des individus , et des peuples, et des souverains. Car , nous le prouverons évidemment , si ces maximes étaient admises , non-seulement elles anéantiraient toute garantie pour ceux qui , de quelque manière, ont pris part, depuis vingt-cinq ans , aux révolutions des divers pays de l'Europe ; et cette classe est assez nombreuse , pour que les agitations qui résulteraient de ses inquiétudes ne fussent pas sans danger : mais , de plus , ces maximes invalideraient les titres sur lesquels sont fondées les possessions actuelles de la plupart des souverains , qui se sont agrandis pendant la révolution. Le comte de Wur-

temberg et l'électeur de Bavière sont rois en Bavière et en Wurtemberg , au même titre que Joachim I.^{er} l'est à Naples. L'empereur d'Autriche n'a pas d'autres droits sur Venise; Marie-Louise n'en a pas d'autres sur Parme; le roi de Sardaigne ne pourra pas en alléguer d'autres sur Gênes; le roi de Prusse ne possédera pas Mayence et Luxembourg, le prince d'Orange les Pays-Bas, l'empereur Alexandre la Pologne, d'après d'autres bases. Que leur dynasties soient plus anciennes, cela ne change rien à leurs rapports avec des peuples qui ne leur en sont pas moins étrangers, comme les Napolitains l'étaient autrefois au prince qui les gouverne. Vouloir priver celui-ci du trône, parce qu'il doit ce trône à la révolution, c'est ébranler tous les arrangemens qui ont été pris en Europe depuis vingt-cinq ans, et frapper de nullité, ou du moins d'incertitude, tout ce que le congrès va régler; et ce n'est pas un danger de simple spéculation. Cet ébranlement, ces incertitudes ne

sont pas une chose indifférente dans un moment où toutes les craintes sont éveillées, en même-tems que tous les courages sont aguerris , où les hasards et les périls sont devenus l'habitude commune d'une masse immense d'hommes de tous les pays, et où les gouvernans, quels qu'ils soient, ont l'intérêt le plus impérieux à ne rien remettre en question, à calmer les esprits, à écarter toutes les idées qui les reporteraient à la source du droit et au titre de la possession; enfin à ne présenter aux mécontens, ni prétexte, ni chef, ni étendard qui les réunisse.

Nous croyons donc rendre service à l'Europe, et aux rois mêmes auxquels ces destinées sont remises, en réfutant l'écrit dirigé contre le prince qui règne à Naples. Nous montrerons que sa conservation sur le trône est un moyen immédiat de paix, de tranquillité, d'affermissement pour tout ce qui est, et pour tout ce qui sera : tandis que la tentative de le priver de ses Etats, en le réduisant à embrasser toutes les manières de

se défendre , pourrait rallumer un vaste incendie , et dans tous les cas , quelqu'en fût le résultat éloigné , forcerait les puissances à un état de guerre contraire aux vœux de leurs peuples , au rétablissement de leurs finances , et au calme , si important pour la prospérité de leurs sujets , et nous oserons le dire , pour la sûreté même de leurs trônes.

- Nous ne suivrons pas l'auteur dans son exposé de la conduite des anciens souverains de Naples , jusqu'à l'époque où le sort des armes les priva de leur royaume continental. La personne des rois est sacrée , et les particuliers doivent s'abstenir de toute accusation contre eux. Si l'on veut juger de leurs droits par chaque détail de leur conduite , il n'y a plus de monarchie. Mais ce principe s'étend à tous ceux qui , de l'aven des puissances européennes , et par suite des traités formels , sont maintenant assis sur le trône. Si l'on n'admet pas ce principe , il n'y aura jamais de terme aux protestations. Les uns compareront aux Bourbons de France les des-

cendants de Clovis qui vivent encore, les autres le roi de Rome; et si Ferdinand IV ne voulait pas reconnaître les droits des traités, fondés sur la conquête, le nom de Conradin rappellerait bientôt que le trône de la maison d'Anjou alliée aux Bourbons, fut établi sur l'échafaud d'un prince, prisonnier sans défense, et héritier légitime du sceptre qu'on lui ravissait avec la vie.

Nous n'examinerons donc pas l'apologie alléguée par l'auteur, en faveur du roi de Sicile. Cependant son récit même indique une conduite au moins vacillante. Ferdinand signa, dit-il, en 1798, une paix que désavouait son cœur. Ce raisonnement n'est-il pas de nature à ôter toute confiance pour tous les traités? Quand les habitans de Naples se défendirent trois jours dans les rues, Ferdinand conclut un armistice. Quand le cardinal Ruffo leva l'étendard contre les Français, Ferdinand fit la paix avec eux, et consentit à garder des troupes françaises contre ses propres sujets. Quand la guerre

se ralluma entre la France et l'Autriche, en 1805, Ferdinand conclut, le 21 septembre, un traité de neutralité : il l'enfreignit, à la vérité, deux mois après. Encore une fois, nous ne voulons pas prononcer sur cette suite d'actions ; mais il nous sera permis de comparer à cette conduite celle de Louis XVIII. Y a-t-il, durant les vingt années d'infortunes que la Providence a souffert qu'il éprouvât pour faire éclater son caractère si calme et si magnanime, un seul acte pareil de faiblesse, une seule tergiversation, une seule velléité de traiter avec l'oppressur de l'Europe ? Ferdinand a reconnu la puissance de Buonaparté, et s'est par-là ôté le plus puissant moyen de protestation. Louis XVIII a conservé tous ses droits, parce qu'il a toujours refusé de transiger.

Aussi, comme il était courageux, il a pu toujours être de bonne foi, et sa conduite a pu réunir, au mérite de la noblesse, le mérite de la loyauté ; et si nous voulions pousser plus loin la comparaison, que n'au-

riens-nous pas à dire. Pendant le court rétablissement de la puissance de Ferdinand sur ses anciens sujets , quelles vengeances n'ont pas été exercées ? Quelles traces de sang marquèrent chacun des pas de son gouvernement , durant cette courte apparition ! Que de victimes l'Italie entière ne pleure-t-elle pas encore aujourd'hui ? Et quelles victimes ! les hommes les plus estimés , les plus irréprochables , les plus célèbres dans les lettres , dans l'administration , dans les sciences et dans les arts ! Où est la victime , au contraire , que Louis XVIII a frappée ? où sont les larmes qu'il a fait verser ? Cruellement outragé , blessé dans ses affections les plus chères , il s'est montré comme le génie tutélaire de la France , et pareil à la Providence , il ne s'est fait connaître que par ses bienfaits.

Mais , écartons ces souvenirs. Nous en avons dit assez pour prouver que les raisons morales , alléguées par l'auteur en faveur de l'ancienne dynastie , ne sont rien moins que

victorieuses. De la soumission apparente , des efforts secrets , des ruses impuissantes , des contradictions qui ne servaient qu'à compromettre son peuple , des vengeances cruelles , exercées à la hâte , comme par un pressentiment que le pouvoir de se venger serait court , ce ne sont pas là des titres tels , que l'Europe doive exposer de nouveau sa sûreté pour les faire valoir , contre une suite de traités formels , sacrés , réitérés depuis neuf ans par toutes les puissances : traités qui seuls , sans qu'il soit besoin de juger la conduite de Ferdinand IV et de sa famille , suffisent pour anéantir ses prétentions ; car si on regarde ses prétentions comme légitimes , il faut regarder comme illégitime tout ce que les souverains de l'Europe ont fait depuis neuf ans.

Cette proposition est-elle soutenable ? Osera-t-on , dans le congrès , dire à toutes les puissances réunies , qu'elles ont trahi leurs devoirs , manqué à leur dignité ? Comment ce langage serait-il reçu par ce

roi de Prusse , noble esclave de sa parole , et par cet empereur d'Autriche , dont la fille ne peut cesser d' être la belle-sœur de Joachim I.^{er} , et par ce magnanime Alexandre , qui serait le plus éclairé des particuliers , si le ciel ne l'avait placé au premier rang parmi les monarques ? Toutes les injures prodiguées à Joachim I.^{er} , retombent sur ceux qui ont traité avec lui , qui l'ont reconnu , qui lui ont accordé des honneurs , et qui en ont reçu de lui en échange. Qu'on ne dise pas qu'il en est de même de Buonaparte. Celui-ci a attaqué toutes les puissances , il a mérité qu'elles se réunissent pour le renverser. Le roi de Naples les a secondées dans cette honorable entreprise , et sa coopération a donné une double validité aux traités conclus antérieurement.

Il est à remarquer que précisément aujourd'hui , il y a , dans les circonstances politiques de l'Europe , un fait qui affaiblit singulièrement l'apologie qu'on veut faire valoir pour Ferdinand IV. Le roi de Saxe

perd ses états. Or, sa conduite n'est en rien différente de celle de Ferdinand. Dans des circonstances analogues, il a tergiversé dans ses négociations, il a abandonné son peuple, il a été faible, et sa faiblesse a paru voisine de la fausseté. Si la conduite de Ferdinand est irréprochable, celle du roi de Saxe l'est également ; et les puissances qui partageraient les états de ce dernier, en travaillant au rétablissement de l'autre, s'accuseraient elles-mêmes d'une contradiction qui donnerait à toutes leurs mesures un air révoltant d'injustice, et qui laisserait dans l'ame des peuples, des impressions funestes et ineffaçables. En punissant le roi de Saxe, les puissances alliées ont prononcé contre Ferdinand, avec cette différence que celui-ci conserve un autre royaume, tandis que le roi de Saxe n'en conserve point.

Mais, dit-on, la coopération de Joachim I.^{er} à la guerre contre Buonaparte a été tardive et même équivoque ? L'auteur raconte affirmativement des négociations encore couvertes d'un

d'un voile. Sans examiner ses assertions détaillées, qu'il n'appuie d'aucune preuve, nous dirons que l'adhésion du roi de Naples à la coalition, la porté le coup décisif à Buonaparte en Italie, où ses armes n'avaient essuyé aucun échec. Alors, seulement, le vice-roi a été forcé d'abandonner l'offensive et de se retirer. Toutes les pièces officielles du tēms, les plaintes amères de ce prince contre le roi de Naples le démonstrèrent, et ce qui en est une démonstration plus évidente, c'est le traité de la cour de Vienne, ce traité d'alliance et de garantie du 11 janvier 1814. Certes, il est démontré à tout homme impartial, que si, au lieu de seconder les alliés, le roi de Naples se fût proclamé défenseur de l'Italie, même en rompant ses liens avec Buonaparte, il jetait dans les affaires de l'Europe un élément nouveau, qui aurait pu déconcerter tous les projets de la coalition libératrice; et nous ajouterons, en passant, qu'aujourd'hui même, bien que les circonstances soient changées,

si Joachim I." se croyait trompé, cette ressource lui resterait, peut-être avec des changes moins favorables, mais toujours préférable à celle d'être la victime passive d'une perfidie qu'il n'a pu ni soupçonner ni prévoir.

Ce traité avec l'Autriche embarrasse beaucoup l'auteur que nous réfutons. Pour en écarter les conséquences, il est obligé de se contredire sans cesse. D'un côté, il ne peut s'empêcher d'accuser l'Autriche, en montrant ce traité comme faisant l'étonnement et le scandale de l'Europe; de l'autre, il veut diminuer les services rendus par le roi de Naples, en disant que le revers irrémédiable de Leipsick, rendait auparavant les affaires de France désespérées; et bientôt après il avoue que bien que les troupes des alliés eussent déjà pénétré en France, le succès de cette invasion n'était pas assuré. Il rapporte, sans en produire aucune preuve, et en avouant lui-même que c'est un bruit vague, que même après ce traité, le roi

de Naples voulut négocier avec Buonaparte ; et il profite de cette supposition pour se répandre en invectives , oubliant que ces invectives retombent avec bien plus de force sur toutes les puissances alliées qui jusqu'au 15 mars 1814 ont traité avec Buonaparte , et pour ainsi dire , remis en doute la délivrance de l'Europe , par le congrès de Châtillon. Toute cette partie du libelle est indigne d'être réfutée ; mais il en résulte trois faits positifs ,

1.° Que l'Autriche a conclu un traité avec le roi actuel de Naples , par lequel traité elle lui garantit , à lui , à ses héritiers et successeurs , tous les états qu'il possède ;

2.° Qu'en vertu de ce traité , l'Angleterre a conclu aussitôt un armistice ;

3.° Que le roi de Naples , toujours en vertu de ce traité , a délivré du joug de la France la Toscane et l'état romain , et qu'il a évacué la plus grande partie des pays occupés par ses armes.

★

Il y a donc eu un traité formel. Le roi de Naples l'a exécuté; il a renoncé aux autres moyens de défendre son trône; il a conquis des provinces pour les alliés et il les leur a remises. Si , aujourd'hui l'on déclare ce traité nul, il faut déchirer tous les codes , anéantir toutes les relations des puissances civilisées entre elles , fouler aux pieds le droit des gens , nous remettre dans un état de guerre sans terme , état qui , peut-être , dans la disposition actuelle de l'Italie , ne serait pas trop défavorable à un homme d'une valeur éprouvée , d'un talent militaire incontesté , dont le nom , rappelant de grandes victoires , redonnerait aux mécontents l'espoir de l'indépendance , et aux Italiens celui de se constituer en corps de nation ; mais qui menacerait en même-tems tous les souverains , en jetant dans l'Europe , à peine assoupie , tous les germes de révolution , de discorde et d'anarchie qu'on doit travailler à calmer.

Lorsqu'on parcourt les raisonnemens al-

légues contre le traité conclu entre la cour de Vienne et celle de Naples , on a peine à en croire ses yeux. Ce traité , dit-on , n'a plus d'objet , c'est-à-dire , que son objet a été atteint. Mais depuis quand peut-on partir du fait qu'on a recueilli les avantages d'une convention , pour s'affranchir , vis-à-vis de celui à qui l'on doit ces avantages , des engagements que cette convention imposait en sa faveur ? Une pareille doctrine de déloyauté et d'ingratitude ne doit-elle pas remplir d'indignation les puissances mêmes qu'on invite de la sorte , avec tant d'impudence , à se souiller d'une perfidie aussi déclarée ?

L'Autriche , continue-t-on , n'a pas pu garantir une possession illégitime ! Cet axiôme est un acte d'accusation contre l'Autriche , autant et plus que contre le roi Joachim I.^{er} Mais qu'entend-on par une possession illégitime ? est-ce celle que des traités garantissent , indépendamment du consentement des anciens propriétaires des pays ainsi

transportés ? Alors la moitié des possessions de chacune des puissances qui interviennent au congrès , ne sont que des occupations illégitimes contre lesquelles il faut revenir. Les trente princes et villes impériales dont le Wurtemberg , la Bavière et l'Autriche ont supprimé la souveraineté , ont autant de droits à réclamer que les anciens rois de Naples. Il en est de même de Mayence , de Trèves , de Cologne , de Venise , de Gênes , de la Pologne entière.

En adoptant ce principe , la maison d'Angleterre , qui n'a jamais obtenu la renonciation authentique des Stuarts , se déclarerait usurpatrice depuis 1688 jusqu'à l'extinction de cette famille , c'est-à-dire , durant plus d'un siècle. Enfin , que dirait-on si cette doctrine , publiquement professée , encouragerait le roi de Saxe à protester purement et simplement contre le partage de ses Etats ? (et il n'aurait rien à perdre en le faisant) Qui ne sent que les puissances alliées auraient elles-mêmes donné

une validité incontestable à sa protestation, et jeté par - là dans les esprits de ses anciens sujets, un ferment de scrupule et d'incertitude dont on ne peut calculer les suites.

L'Autriche, poursuit-on, ne pouvait traiter avec Joachim I.^{er}, parce qu'aucun des alliés n'avait le droit de traiter avec l'ennemi commun, dont Murat faisait partie. Mais l'Autriche a traité avec lui pour diriger ses forces contre l'ennemi commun. L'Angleterre a reconnu ce traité, puisqu'elle a fait un armistice en conséquence. Le roi de Naples, en se déclarant contre Buonaparte, a cessé de faire partie de l'ennemi commun, il est devenu l'un des alliés.

On ajoute: le traité n'est que conditionnel. L'engagement pris par l'Autriche de porter ses alliés à y donner adhésion n'ayant pu être rempli, l'alliance et la garantie tombent également (1). En supposant le fait,

(1) En vertu du traité d'alliance signé entre Naples et l'Autriche, cette dernière puissance a promis d'employer sa médiation près les souverains alliés, afin d'obtenir leur ad-

qui est démenti par l'armistice et la cessation des hostilités de la part de tous les

hésion aux stipulations contenues dans ce même traité.

Loyale dans ses engagements , et sage dans sa conduite , l'Autriche a consulté , avant de signer le traité , les intentions de ses alliés , pour savoir s'ils étaient disposés à remplir successivement la condition à laquelle elle allait s'engager envers le roi de Naples. Toutes les puissances alliées , après avoir pris connaissance du traité , y donnèrent leur approbation. L'Angleterre demanda et obtint des changemens et des modifications , en conséquence desquelles elle consentit à un armistice , qui ne pouvait être considéré que comme une preuve de son entière adhésion. La Russie s'empressa d'envoyer , dès que le traité fut stipulé entre Naples et l'Autriche , un plénipotentiaire au quartier-général du roi de Naples , pour négocier un traité séparé , et fondé sur les mêmes bases de celui de l'Autriche.

La fin de la campagne prévint celle de la négociation entamée entre les plénipotentiaires russes et napolitains ; M. le général comte de Belascheff , chargé de cette mission par l'empereur Alexandre , était au quartier-général de Plaisance , lorsque l'armistice fut signé entre les armées alliées et françaises , et il avait été témoin des efforts que le roi avait fait pour coopérer au succès de la campagne d'Italie.

Ces renseignemens prouvent que , quoique la Russie , l'Angleterre et la Prusse , n'aient pas eu le temps de stipuler des traités particuliers avec la cour de Naples , elles

alliés, c'est un singulier raisonnement que celui qui conclut de ce qu'une partie contractante n'a pas pu remplir un article de ses engagemens, qu'elle est dégagée du reste. Il ne faudrait alors, dans tous les traités, que se ménager par l'entremise d'un tiers, l'inexécution d'une partie du traité pour s'affranchir du tout, quand on en aurait recueilli le bénéfice. Le roi de Naples a rempli le traité. Si l'Autriche trouvait des obstacles à exécuter ses engagemens dans une des conventions, elle n'en serait que plus obligée, suivant le droit des gens, à rester fidèle au reste.

Nous passons aux rapports des autres cours

n'en ont pas moins approuvé et reconnu celui signé entre l'empereur d'Autriche et le roi de Naples.

La loyauté, la justice, l'honneur exigent que les souverains magnanimes qui ont recherché et apprécié l'alliance du roi de Naples, dans un moment difficile et dangereux, préviennent le soupçon, trop facile à former, qu'ils cherchaient à tourner leurs armes, et le succès même de l'alliance contre un prince allié, par la seule raison que le danger est passé.



de l'Europe avec Ferdinand IV et sa famille.

On allègue un traité fait avec lui par la cour de Vienne en 1798. Mais l'auteur, qui plaide sa cause, convient lui-même qu'aux traités de Lunéville et de Presbourg, l'Autriche ne stipula rien en sa faveur. Ainsi, dès cette époque, le traité de 1798 était regardé comme nul. A plus forte raison l'est-il aujourd'hui, qu'il a été annullé et remplacé par un traité directement contraire de garantie et d'alliance entre l'Autriche et le roi de Naples.

- L'auteur reconnaît cette vérité, en disant que le traité de 1798 peut être considéré comme éteint en droit, mais qu'il est renouvelé au tribunal de l'honneur. Quel honneur, que celui qui reposerait sur la violation d'un pacte formel, signé dans des circonstances critiques, et qu'on ne violerait que parce que le danger serait passé!

L'auteur parle de la voix du sang. Mais n'a-t-on pas trouvé juste, nécessaire et généreux, le 31 mars 1814, que l'Autricho

étouffât la voix du sang, qui, ce me semble, parlait d'une manière un peu plus positive ? Cependant il n'y avait pas de traité entre l'Autriche et Louis XVIII. L'Autriche n'était obligée à rien. Aujourd'hui des engagemens sacrés sont pris envers Joachim I.^{er}, et l'on allègue la voix du sang, lorsqu'il s'agit d'une tante et d'un beau-frère; cette voix du sang, qu'on a regardé comme insignifiante et nulle quand il s'agissait du père et de la fille !

La Russie, dit-on, avait conclu avec Ferdinand un traité d'alliance et de garantie en 1798, et réuni ses troupes à celles de ce prince en 1805. Mais depuis ce tems, la Russie a reconnu les nouveaux souverains de Naples. Si les traités postérieurs n'annulent pas les traités antérieurs, il ne doit plus être question de traités dans la diplomatie.

L'auteur est obligé de convenir que la Prusse n'a jamais eu de rapport avec les anciens souverains de Naples; mais qu'elle

en a eu avec le nouveau roi. Elle a profité , comme la coalition , entière , de sa coopération : ainsi il résulte seulement de ce que dit l'auteur , que la Prusse , en restant fidèle aux engagements pris par l'Autriche et sanctionnés par la coalition , (la preuve en est , la cessation des hostilités) , n'aura pas même à regretter la rupture d'aucun engagement antérieur.

Il n'y a pas jusqu'à la France qui , de l'aveu même de l'auteur , ne soit indirectement liée envers Joachim I.^{er} ; car , dans la paix , conclue le 30 mai 1814 entre la France et l'Autriche , le roi de Naples y est compris comme allié de la cour de Vienne. C'est en vain qu'on objecte que ce mot d'*allié* n'embrasse que ceux de la coalition , et non les alliés de chacun des coalisés. Cette subtilité est vide de sens. Lisez le traité : vous y verrez que la France fait la paix , non pas avec l'Autriche et les alliés de la coalition , mais avec l'Autriche et ses alliés , c'est-à-dire tous les alliés de

l'Autriche. Le sophisme et l'intérêt seuls peuvent obscurcir des expressions d'une clarté aussi évidente.

L'on emploie contre Joachim I.^{er} un argument que certes on serait fâché de voir rétorquer contre tout autre prince.

Le vœu de la majeure partie des Napolitains est contre lui, dit-on: nous prouverons tout-à-l'heure que le fait est faux; mais arrêtons-nous d'abord à une considération générale d'une grande importance. Est-ce aujourd'hui, dans un congrès destiné à pacifier l'Europe, à étouffer les idées, les habitudes et les doctrines révolutionnaires, et au moment où l'on va, il faut le dire, disposer de vingt peuples sans les consulter; est-ce dans une pareille crise qu'on se jettera dans la recherche problématique des vœux et des inclinations prétendues des sujets de chaque principauté? Qu'on y prenne garde: je ne vois plus que difficultés et embarras pour tous les souverains: les Polonais redemanderont à être

Polonais indépendans. Une grande partie de la Belgique regrette ses liens avec la France, et ne veut pas être hollandaise. Les Gênois ne veulent pas appartenir à Sa Majesté sarde. Les Poméraniens détestent le Danemarck. Les Italiens n'aspirent qu'à être Italiens, et à se faire un gouvernement indigène. Les Saxons ne consentiront pas tous, si on les consulte, à être Prussiens. Veut-on réveiller toutes les passions, donner une autorisation à tous les chefs de parti? Les souverains veulent-ils signer leur adhésion à la souveraineté du peuple exprimée par les premiers qui s'en déclareront les organes? Les gouvernemens d'aujourd'hui doivent suivre une toute autre ligne, donner par de sages arrangemens de territoire une assiette fixe à l'Europe, ensuite gouverner équitablement leurs peuples, respecter leurs droits intérieurs, mais ne pas remettre en question quels souverains ils préféreraient.

Au reste, comme nous l'avons dit, ce n'est que parce que ces considérations im-

portent à la stabilité générale , que nous les opposons à l'auteur ; car nous aurions pu nous borner à nier le fait , il est démontré faux par les évènements mêmes. Lors de la croisade contre Buonaparte , à peine les alliés paraissaient-ils dans un pays , que les peuples se joignaient à eux. En Hollande , en Allemagne , dans le Milanais , le rétablissement des anciennes dynasties a tantôt précédé l'entrée des ennemis du gouvernement d'alors , tantôt coïncidé avec cette entrée. A Naples , aucun symptôme pareil ne s'est manifesté. Le mouvement du reste de l'Italie ne s'est point communiqué aux Napolitains. Des souvenirs trop terribles les effraient. Leur mémoire voit encore les mâts de cette flotte servant de gibet aux meilleurs citoyens. Joachim I.^{er} , sans doute , entraîné comme tous les princes dans le système du ci-devant empereur , a été forcé d'imposer à ses sujets de cruels sacrifices ; mais il n'a pas plus fait que les rois de Wurtemberg , de Bavière , de Prusse , que

tous les princes de l'Allemagne ; et dès qu'il a pu s'en affranchir , il est revenu à ses dispositions naturelles , et a fait aimer son gouvernement (1).

(1) On peut remarquer que dans ce mémoire nous nous sommes abstenus de tout ce qui aurait ressemblé à un panégyrique , bien qu'assurément il y eût lieu à l'éloge , sous plus d'un rapport ; mais la louange a , depuis quelque tems , été trop profanée. Nous avons voulu rappeler des principes , exposer les véritables intérêts de l'Europe , indépendamment du bien que nous aurions pu dire du prince dont nous défendons la cause , parce qu'elle est celle de la paix et de la tranquillité européenne. On a tant parlé de l'enthousiasme des peuples pour leurs souverains , et cet enthousiasme s'est porté si rapidement d'un souverain à un autre , du premier au second , du second au premier , puis de tous deux à un troisième et à un quatrième , que le seul mot provoque la défiance. Nous nous sommes donc bornés à dire ici ce qui est incontestable , puisque c'est le simple fait. Les Napolitains ont prouvé leur attachement à leur nouveau maître d'une manière évidente , puisque tandis que toutes les autres nations , grandes et petites , ont concouru au renversement des nouvelles dynasties , il n'y a pas eu à Naples la plus légère tentative de ce genre. Si nous avions voulu ajouter , à l'évidence des faits , des conjectures fondées sur les plus hautes probabilités , sur des probabilités équivalentes à des certitudes , nous aurions affirmé que cette même disposition , qui a retenu les Napo-

Après

Après avoir essayé d'invalider le respect dû aux traités ; après avoir prêché le manque de bonne foi ; après avoir dénaturé les faits , et invoqué contre Joachim I.^{er} , toutes les doctrines contradictoires et même celles du jacobinisme , l'auteur développe les moyens qu'on doit employer , selon lui , pour l'expulsion de ce prince. Sans doute , si les souverains déchiraient leurs pactés et faussaient leurs promesses ; si l'Autriche participait à cette perfidie , dont on ne peut , sans une mortelle injure , soupçonner aucun des souverains de nos jours , la cause de Joachim I.^{er} serait douteuse , bien qu'elle ne fût pas désespérée ; nous le prouverons en finissant. Observons d'abord que l'auteur est malgré lui tellement convaincu secrètement de l'indignité de ce qu'il propose , qu'il fait à la Russie , à la Prusse et à

litains dans la fidélité à Joachim I.^{er} , est un garant que le roi de Naples trouverait dans ses sujets des défenseurs zélés , si une perfidie inutile , révoltante et inexcusable menaçait son trône.

l'Autriche l'honneur de les excepter de toute participation à cette injustice. Il convient que l'Autriche en particulier peut, par suite du traité du 11 janvier dernier, refuser d'agir activement. Dans le langage de l'auteur, avouer qu'elle le peut, c'est dire qu'elle le doit. Mais alors, dans quelle position la place-t-il ? A peine affermie dans ses possessions d'Italie, peut-elle rester spectatrice d'une guerre à-la-fois civile et étrangère, s'allumant à côté de ses nouveaux états ? N'a-t-elle pas à craindre et le désespoir d'un prince dont le courage n'est pas contesté, et l'assentiment des Italiens à tout étendard levé en leur nom et pour leur indépendance ? Et si la France et l'Espagne, que l'auteur invoque seules, comme puissances agressives, réussissent dans leur entreprise, quelle sera, vis-à-vis de ces puissances, la situation de l'Autriche ? Elle aura doublé leurs embarras par son traité ; elle n'aura rien fait pour elles vu son inaction. Déjà on lui reproché, tout le monde

le sait, une coopération équivoque au renversement de son gendre. Laissera-t-elle à des puissances imbues de cette disposition peu favorable, les chances d'une guerre en Italie, et celle non moins importante des profits de la victoire ? Nous ne nous appesantissons point ici sur ce sujet, parce qu'il est trop clair, et que n'écrivant que pour la paix de l'Europe, nous nous refusons tout ce qui pourrait être un germe de discorde entre les souverains. Nous en avons dit assez pour prouver que l'Autriche ne peut y réfléchir trop sérieusement. Il est évident qu'elle aura toujours dans Joachim L.^{er} un voisin dévoué, un allié reconnaissant et fidèle. Qu'aura-t-elle dans l'autre hypothèse ?

Nous avons dit que même en supposant contre le roi de Naples une croisade européenne, aussi puissante que déloyale, sa cause, fortement compromise, ne serait pourtant pas désespérée; et déjà nous l'avons fait voir. Ses troupes, en petit nombre, si on les compare aux armées de toutes les

puissances réunies , sont toutefois braves , aguerries et disciplinées. La crainte des vengeances des anciens souverains plaide éloquemment pour lui ; la soif de devenir une nation dévore le reste de l'Italie. Qui sait jusqu'à quel point la marche rétrograde , un peu précipitée , suivie , dans certains pays de l'Europe , lui donnerait dans plus d'une contrée des adhérens secrets ? Veut-on risquer le renouvellement de toutes les commotions ? Ce serait un grand malheur , et nous l'écartons de tous nos vœux. Mais c'est pour cela que nous conjurons les puissances alliées de ne pas le provoquer , de rester fidèles à leurs traités , à la justice , à la loyauté , leur plus noble appanage , à un prince , enfin , qui , dans un moment décisif , a fait pencher en leur faveur la balance , et les a servis de son sang.

On a voulu représenter la cause de Ferdinand IV comme celle de tous les rois. Nous osons dire que la cause de l'immense majorité des rois actuels est liée à celle de

Joachim I.^{er} Si c'est une usurpation que de posséder des états par suite des évènements révolutionnaires , il y a usurpation dans toutes les acquisitions de territoire faites par les autres souverains depuis vingt-cinq ans. Ils déchirent leurs titres à leurs nouveaux états , en déchirant celui de Joachim I.^{er} au trône de Naples.

Dernière considération. Joachim I.^{er} est sur le trône ; l'Italie est en paix ; Ferdinand IV. règne en Sicile ; plus heureux que d'autres princes pour lesquels on ne réclame pas , il a conservé un royaume. Laisser les choses dans le *statu quo* , c'est prolonger et consolider la paix. Attaquer Joachim , c'est renouveler la guerre ; cette guerre peut prendre un caractère qu'on ne saurait prévoir. Les intérêts froissés par la révolution , et ceux que la révolution a créés , sont en présence. Une étincelle peut rallumer leur opposition naturelle , qu'il faut au contraire amortir. Joachim I.^{er} tient par son rang aux intérêts des souverains ; il tient à ceux de

la révolution par sa situation particulière. Si on l'attaque , on le force à devenir le chef de ces intérêts nouveaux et terribles ; si on l'attaque , l'Italie est en feu , et ce même feu couve sous une cendre assez mince dans le reste de l'Europe. Les révolutionnaires de France avaient moins de moyens dans l'origine, et leurs armes ont parcouru, et leurs principes bouleversé le monde. Aucun état n'est réellement tranquille ; aucune question n'est oubliée ; tout est engourdi , mais tout existe. La justice veut que les traités soient observés ; la prudence s'accorde avec la justice. Rallumer la guerre , c'est donner le signal de toutes les explosions. Or , la tentation de détrôner Joachim I.^{er} remet l'Europe au milieu de cette crise.

La sagesse et la loyauté des puissances réunies au congrès de Vienne, sauront nous en préserver.

FIN.

RÉFLEXIONS

D'UN

NAPOLITAIN

AU SUJET D'UN MÉMOIRE

AYANT POUR TITRE:

*OBSERVATIONS sur un Ecrit intitulé:
des Bourbons de Naples.*



RÉFLEXIONS

D'UN

NAPOLITAIN.

LE hasard a fait tomber dans nos mains un mémoire ayant pour titre : *Observations sur un écrit intitulé : des Bourbons de Naples*. Cet ouvrage , imprimé , sans doute , depuis peu de tems , paraît n'avoir été communiqué qu'à un petit nombre de personnes et ne circule point ; cependant il est d'un grand intérêt et nous semble digne de fixer l'attention de tous les souverains , de leurs ministres , de tous les hommes éclairés qui prennent quelque part aux affaires politiques de l'Europe ou qui en observent la marche.

L'auteur n'a pas jugé à propos de se nom-

ner; mais, en lisant son mémoire, il est impossible de ne pas reconnaître un penseur profond, un publiciste éclairé, un philosophe indépendant et sage, dont les principes également éloignés de toute exagération révolutionnaire et de toute lâche concession en faveur de l'injustice ou du despotisme, se maintiennent avec vigueur, comme avec dignité, dans ce juste milieu où se trouve tracée la route de toute vertu, de toute loyauté politique, de tout sage gouvernement; la route de l'honneur et de la bonne-foi, la seule sur laquelle il y ait pour les individus, pour les souverains et pour les nations; sûreté, prospérité, félicité.

La défense des droits du roi Joachim I.^{er} semble n'avoir été, dans l'intention de l'écrivain, qu'un beau texte et une occasion favorable pour montrer avec éclat quel doit être l'empire et quelle et l'utilité de ces immortels principes.

Tantôt il fait voir comment Louis XVIII, en y demeurant toujours fidèle, a mérité

de voir finir ses malheurs , et de s'asseoir , avec gloire , sur le trône de ses pères. Tantôt il s'indigne de ce que l'on ose proposer aux plus grands potentats de l'Europe de s'en écarter , après les avoir suivis avec une constance qui les rendit sacrés aux yeux des peuples dans leurs revers , et qui les rend aujourd'hui si grands dans leurs succès. Tantôt , enfin , il nous prouve que Ferdinand IV , ancien souverain de Naples , a perdu , par la violation de ces mêmes principes , tous ses droits à un sceptre qu'il abandonna deux fois , et s'est interdit lui-même toute espérance de gouverner de nouveau une nation sur laquelle il se vengea si cruellement de n'avoir pas su la défendre.

Si les intérêts du roi Joachim eussent été le principal objet de l'écrit dont nous parlons , ou si les matériaux n'eussent pas manqué à l'auteur , il se serait attaché , sans doute , d'avantage , à démontrer quels sont les engagemens formels et quels sont les engagemens d'honneur contractés envers ce

prince , par toutes les puissances , et nous pensons qu'il aurait trouvé de la satisfaction à parler avec plus d'étendue des liens de confiance , de reconnaissance et d'amour qui unissent une généreuse nation à son généreux souverain : sous une plume si habile , ces grandes considérations fortement développées , auraient fait sentir plus vivement encore combien doit être respecté un trône noblement acquis , noblement occupé , et qui serait noblement défendu s'il pouvait être attaqué.

Ce que l'auteur des considérations n'a pas fait , nous allons essayer de le faire.

Nous exposerons , d'abord , ce qui est venu à notre connaissance des relations , politiques du roi Joachim I^{er} avec les souverains , membres de la coalition dont il a fait partie. Nous parlerons , ensuite , de l'état intérieur du royaume de Naples , et des sentimens de la nation napolitaine pour son roi.

Ce que nous allons dire , prouvera , nous osons le croire , avec évidence , que jamais

les droits d'un souverain ne furent fondés ni sur des engagemens plus solennels et plus sacrés de la part des puissances, ni sur le vœu plus unanime et sur les sentimens mieux éprouvés de son peuple.

*Relations politiques du Roi Joachim I.^{er}
avec les divers Souverains de l'Europe.*

Elevé, en 1808, au trône de Naples qu'il reçut en échange du grand duché de Berg, le roi Joachim fut reconnu par toutes les puissances du continent de l'Europe, et entretenit long-tems avec tous les souverains des relations amicales. L'Autriche, la Russie, la Bavière, la Hollande, envoyèrent auprès de lui des ministres, ainsi que la France et l'Espagne. Les guerres dans lesquelles il fut entraîné, comme auxiliaire, par le gouvernement français, interrompirent cette bonne intelligence, mais ne changèrent rien à sa position comme souverain. Les rois, en se combattant, n'entendent pas se contester

leurs titres respectifs et ne cessent pas de les considérer réciproquement comme sacrés. Lorsque , par le résultat de la guerre , un monarque est détrôné , c'est une catastrophe qui ne peut être justifiée que par les circonstances les plus extraordinaires : par la mauvaise foi , par la trahison , par l'abus de la puissance , par l'obstination dans une lutte désespérée ; par l'incompatibilité de l'existence d'un tel prince à la tête d'une nation avec la sécurité des autres états. Tous les souverains sont intéressés à prévenir de pareilles catastrophes , qui étonnent les peuples et altèrent dans leur esprit le respect pour les droits des trônes. Aussi , ne sont-elles jamais , d'abord , le but de la guerre ; elles ne le deviennent qu'autant que la guerre a reçu des événemens ou des passions de l'un des belligérans ce caractère implacable qui ne permet plus aucun retour. Dans tous les autres cas , la cessation des hostilités ramène les souverains aux relations qui existaient entre eux avant la guerre. Un usage cons-

tant , fondé sur le droit public de l'Europe , aurait remplacé le roi Joachim , par le seul fait de la cessation des hostilités , dans la situation où il était envers les puissances continentales avant de combattre contre elles , comme auxiliaire de la France , si des arrangements dont nous parlerons bientôt , ne l'eussent pas rendu leur allié.

L'Angleterre , qui ne l'avait pas reconnu , aurait seule conservé le droit de lui contester son titre. Les autres coalisés n'auraient pas eu le moindre prétexte de mettre en question son existence politique ; ils n'auraient pas pu le faire sans se manquer à eux-mêmes , sans blesser la majesté souveraine , sans donner le scandale d'un exemple inconnu parmi les nations , et périlleux pour tous les princes.

Mais nous allons démontrer successivement que toutes les puissances coalisées , même l'Angleterre , nous aurions dû dire , et sur-tout l'Angleterre , se sont constituées avec le roi Joachim dans un état d'alliance

qui les obligerait à le défendre contre Ferdinand de Sicile, si Ferdinand pouvait être à craindre pour lui, comme elles auraient été obligées de le défendre contre Napoléon, s'il eût conservé sa puissance.

Relations du Roi Joachim avec l'Autriche.

Les engagements du roi Joachim avec l'Autriche et de l'Autriche avec le roi Joachim, sont clairs, positifs, incontestables. Établis par un traité solennel, ils ne peuvent donner lieu à aucune incertitude. Alliance et garantie des possessions respectives en Italie; obligation de la part du Roi, de fournir, en cas de guerre, un contingent de trente mille hommes; obligation de la part de l'Autriche, de fournir, dans le même cas, un contingent de soixante mille hommes, promesse de procurer l'accession des coalisés, etc. etc.

Les stipulations de ce traité ont été exécutées par le roi.

Trente

Trente mille hommes et plus marchèrent contre l'ennemi commun, qui fut forcé, par les armes napolitaines, d'évacuer tout le pays et toutes les forteresses qu'il occupait en deçà de la ligne du Pô et du Tanaro. Le vice-roi fut contraint d'abandonner l'Adige et de se retirer derrière le Mincio. Le général autrichien, lui-même, reconnut que cet avantage était dû aux manœuvres du Roi de Naples.

Bientôt après S. M., à la tête de son armée, fortifiée seulement d'une division composée de troupes autrichiennes et anglaises, s'empara de Modène, de Reggio, de Guastalla, de Parme, et allait forcer Plaisance, ce qui eût obligé le vice-roi à évacuer l'Italie entière, lorsqu'un armistice conclu entre ce prince et le maréchal Bellegarde, vint mettre fin aux hostilités.

Quand la guerre fut terminée, le roi remit les pays qu'il avait conquis, à l'Autriche, au duc de Modène, au grand duc de Toscane, au Pape, ne conservant que

les Marches, où il cantonna une partie de ses troupes, sur la demande des ministres et des généraux autrichiens et anglais.

L'Autriche n'a pas montré et ne montrera pas moins de fidélité dans ses promesses que le roi Joachim. Depuis la conclusion du traité, cette puissance n'a cessé d'agir comme bonne alliée, comme amie affectionnée de la cour de Naples. Le roi n'aura jamais à regretter de s'être livré avec une confiance sans limites à l'héréditaire loyauté des princes de la maison d'Autriche, à la loyauté personnelle qui distingue si éminemment l'empereur François.

Les objections présentées contre le traité d'alliance du 11 Janvier 1814, dans le faible et triste écrit intitulé : *Des Bourbons de Naples*, ne méritaient pas l'honneur d'une réfutation ; elles ont été, cependant, réfutées par l'auteur des observations, avec une vigueur de raison et de talent dignes de combattre et de vaincre une opposition mieux conçue. L'absurdité, l'indécence, l'immoralité de

ces objections a été démontrée avec une évidence accablante.

Nous n'ajouterons qu'une remarque : l'un des principaux argumens employés par le défenseur des Bourbons de Naples, c'est qu'aucun des alliés ne pouvait traiter séparément avec l'ennemi commun. Mais quel était l'ennemi commun ? c'était Napoléon : le seul Napoléon ; car le roi Joachim n'étoit pas directement en guerre contre la coalition. Il n'avait jamais combattu que comme auxiliaire de la France, ainsi que les rois de Bavière et de Wurtemberg, le grand duc de Bade et tous les princes de la confédération du Rhin , avec lesquels l'Autriche traita successivement comme avec le roi de Naples , et , à-peu-près , dans les mêmes termes.

Les quatre grandes puissances avaient toujours été d'accord *que les traités conclus entre elles ne sauraient préjudicier aux engagemens que les hautes parties contractantes pouvaient avoir pris envers*

*

d'autres états, ni les empêcher d'en former avec d'autres états, dans le but d'atteindre au même résultat bienfaisant. (Le succès de la guerre contre Napoléon) Et quelle combinaison pouvait concourir plus efficacement à ce résultat, que celle qui détacha de Napoléon le seul allié qui lui restait ; un allié qui, évidemment, tenait alors dans ses mains les destins de l'Italie ?

La stipulation que nous venons de citer, forme l'article 14 d'un traité conclu à Chaumont le 1.^{er} Mars 1814, entre l'Autriche, la Russie, l'Angleterre et la Prusse. Le traité du 11 janvier, entre l'Autriche et Naples, bien connu à cette époque, n'est-il pas manifestement compris dans la garantie que cet article renferme ?

Aussi les cabinets n'ont-ils jamais élevé le moindre doute sur la validité du traité dont nous parlons, et on sait que, dans les conférences de Châtillon, les plénipotentiaires français ayant présenté diverses propositions concernant l'Italie, il fut répondu

par les ministres des quatre puissances :
 « qu'il ne devait pas être question de
 » l'Italie, où la coalition avait résolu de
 » rétablir les anciens souverains ; excepté
 » à Naples, où elle avait reconnu le roi
 » Joachim, par un traité que l'Autriche
 » avait conclu. »

Cette déclaration, signée au protocole par les quatre ministres, prouve que l'Autriche s'était occupée, avec autant d'efficacité que de bonne foi, à procurer l'accession formelle de ses alliés à son traité avec Naples.

Les relations du roi Joachim et de l'empereur d'Autriche, sont donc celles de deux alliés sincères qui ont accompli franchement les conditions de leur alliance, qui se sont rendus de mutuels services, et que lient également leurs sentimens, leurs intérêts et l'honneur. Proposer au plus puissant de ces souverains de se déclarer contre l'autre, ou même de s'en détacher après avoir recueilli les avantages de son alliance, ce serait lui proposer une perfidie également indigne

et de la noblesse de son caractère , et de la majesté de sa couronne. Quel ministre oserait offenser un si grand souverain par une telle proposition ? elle ne pouvait appartenir qu'à un écrivain mercenaire , incapable de concevoir le sujet qu'il a osé traiter , et plus incapable encore de s'élever à la hauteur des sentimens qui , pour la gloire des trônes , et pour le bonheur des peuples , doivent animer le cœur des rois.

Relations du Roi Joachim avec l'Angleterre.

L'Angleterre est , de toutes les puissances coalisées , celle que les engagemens les plus sacrés lient à la cause du roi Joachim , précisément parce qu'il y a eu entre les deux puissances moins de stipulations formelles ; les résolutions les plus importantes ayant été prises entr'elles , sous la sauve-garde seule de la bonne foi et de l'honneur.

C'est , en effet , sur la parole des ministres anglais , que le roi Joachim se détacha de

l'alliance de la France pour s'unir à la coalition ; c'est sur leur parole qu'il commença et qu'il poursuivit la guerre ; c'est sur leur parole qu'il s'est dessaisi de ses conquêtes : on pourrait presque dire qu'il les rendit , au moment , les arbitres de sa puissance ; les dépositaires de sa couronne. L'histoire de la politique n'offre , sans doute , aucun exemple d'un si noble hommage rendu au caractère d'une grande nation , et d'un si honorable témoignage de confiance dans la probité de ses ministres.

Dès son avènement au trône , le roi de Naples avait reconnu combien une alliance avec l'Angleterre convenait aux intérêts de son royaume ; et lorsqu'il lui fut proposé d'entrer dans la coalition , il déclara dans les termes les plus formels à l'Autriche , que jamais il ne se déterminerait à porter ses armes hors de son royaume ; que jamais il ne pourrait prendre une part active à la guerre contre la France , s'il n'avait un traité de paix et d'alliance avec l'Angleterre.

Les vues du roi se trouvèrent , sur ce point , parfaitement conformes à celles de l'Autriche et de la coalition entière. Un traité entre l'Angleterre et Naples permettait de disposer contre l'ennemi commun , non-seulement de toutes les forces du roi Joachim , mais encore de toutes celles que les Anglais avaient en Sicile. Aussi , lorsque l'Autriche envoya un plénipotentiaire à Naples , fit-elle déclarer que l'Angleterre accéderait au traité d'alliance qu'elle proposait , et que lord Aberdeen était muni , à cet effet , des pleins pouvoirs nécessaires. Cette déclaration fut confirmée par l'exhibition d'une lettre du ministre anglais , par laquelle il était enjoint à lord Bentinck de conclure , avec le royaume de Naples , une convention qui mit fin à toute hostilité entre les deux états. Cette convention eut lieu : ce ~~ne~~ fut pas un simple armistice , ce fut l'établissement de l'état de paix le plus parfait. Toutes les relations commerciales furent autorisées , et toute faveur leur fut garantie. Il fut déclaré que

tous les ports seraient ouverts au pavillon des deux nations , ce qui emportait la reconnaissance positive du pavillon napolitain ; enfin , la convention fut si bien considérée , par les parties contractantes , comme devant avoir l'effet d'un traité d'alliance , quoique elle n'en eût pas la forme , qu'elles s'occupèrent , sur-le-champ , de combiner un plan de campagne , dans lequel devaient agir simultanément les troupes autrichiennes , anglaises et napolitaines.

Le roi ouvrit la campagne ; déjà il était à Bologne où il devait recevoir la ratification de son traité avec l'Autriche , lorsque , par un courier arrivé de Bâle , il apprit que l'on proposait des modifications à ce traité.

Sa surprise fut d'abord extrême et devait l'être , attendu que le traité avait été stipulé dans des termes préalablement approuvés par le gouvernement autrichien ; mais bientôt il reconnut , dans la proposition qui lui était faite , une preuve nouvelle de l'intérêt attaché par le cabinet autrichien à rendre

l'accession de l'Angleterre plus certaine et plus solennelle.

En effet, ce n'était pas le ministère d'Autriche qui avait conçu l'idée des modifications proposées : c'était le ministère d'Angleterre, et il fut assuré au roi, que si elles étaient admises, le traité pourrait être regardé comme commun avec la Grande-Bretagne. Ces modifications n'altéraient en rien la substance des stipulations précédemment signées. Ce qu'elles présentaient de plus important concernait la compensation qui pourrait être due au roi de Sicile pour la perte du royaume de Naples. Les propositions faites à ce sujet plurent au cœur du roi ; elles furent pour lui une preuve nouvelle de la noble loyauté du gouvernement britannique ; il les accepta : il en fit remercier lord Castelreagh, et lui fit dire que sur la parole d'un ministre anglais, il allait agir avec autant de confiance que s'il avait en main le traité le plus authentique.

Malgré cette assurance, il paraît que

l'Angleterre ne crut pas devoir laisser le roi sans une garantie formelle. On dit, et nous avons lieu de croire très-certain, que lord Bentinck s'étant rendu au quartier-général du roi à Bologne, vers la fin de mars ou au commencement d'avril, déclara que le gouvernement anglais adhérerait complètement au traité conclu entre S. M. l'empereur d'Autriche et S. M. le roi de Naples, et qu'il consentait à tous les avantages stipulés en faveur du roi, sous la même condition faite par l'autriche, d'une active et immédiate coopération de l'armée napolitaine. On ajoute même, que cette déclaration, qui s'accordait parfaitement avec ce qui avait été dit verbalement par lord Castelreagh, fut confirmée par la communication de plusieurs dépêches de ce ministre, qui avaient pour objet l'accomplissement des promesses faites au roi.

Cependant les événemens de la guerre se pressaient; le roi combattit, des troupes anglaises combattirent valeureusement sous ses ordres avec les troupes napolitaines :

n'est-ce pas là le sceau le plus éclatant d'une solennelle alliance ? Peut-il exister une alliance plus sacrée que celle qui résulte des dangers bravés , du sang versé , de la gloire acquise , pour une cause commune , sur les mêmes champs de bataille ?

Après de telles paroles , après de tels écrits , après de tels faits , la moindre incertitude sur les dispositions de l'Angleterre à l'égard du roi Joachim serait une injure au caractère anglais. Plus le roi s'est livré avec abandon , à la confiance que ce caractère lui inspirait , plus il doit compter sur l'appui d'une nation et d'un gouvernement qui savent apprécier tout ce qui est grand , loyal et généreux.

L'Angleterre a recueilli beaucoup de précieux avantages de son état d'alliance avec le roi de Naples. Indépendamment de ceux qui lui sont communs avec les puissances coalisées , c'est cet état d'alliance qui lui a permis de retirer ses troupes de la Sicile , de les porter sur le théâtre de la guerre

en Italie, de les employer à conquérir l'état de Gênes, et de les envoyer, ensuite, combattre en Amérique.

Nous ne parlerons pas des avantages que cette alliance promet encore à la Grande-Bretagne. Nous ne voulons pas placer des calculs d'intérêt à côté des lois de l'honneur ; c'est l'honneur qui commande au ministère d'Angleterre d'accomplir toutes ses promesses, et de remplir toutes les espérances qui ont été données au roi. L'honneur ne parle pas en vain à des cœurs vraiment anglais !

Relations du Roi Joachim avec la Russie.

Lorsque l'Autriche fit proposer au roi d'accéder à la coalition, les souverains des quatre grands états coalisés et leurs ministres, suivaient ensemble les mouvemens des armées et se trouvaient constamment réunis aux mêmes quartiers-généraux. L'Autriche déclara qu'elle avait consulté ses alliés et promit

leur adhésion au traité ; l'auguste empereur de Russie aurait-il désavoué, désavouerait-il une telle déclaration , une telle promesse de l'auguste empereur d'Autriche ? Non , sans doute ; il les a , au contraire , confirmées , et il a exécuté ce qui avait été promis autant que les circonstances ont pu le permettre. Non-seulement il manifesta la plus grande satisfaction de voir le roi faire partie de la confédération Européenne ; non-seulement il approuva le traité conclu par l'Autriche , mais il voulut en conclure lui-même un pareil avec S. M. napolitaine. Un de ses principaux ministres , le comte de Balascheff fut envoyé au quartier-général du roi Joachim , et lui présenta une lettre de l'empereur Alexandre qui , en s'exprimant dans les termes les plus obligeans sur le rétablissement des anciennes relations d'amitié , accréditait le comte de Balascheff pour conclure un traité d'alliance sur les mêmes bases que celui de l'Autriche. Ce ministre accueilli par le roi , avec la plus haute

distinction, suivit le quartier général de S. M. jusques à la fin de la campagne. On le vit , avec le ministre d'Autriche , aux conférences qui eurent lieu dans les premiers jours d'avril , à Revere , où le roi concerta , avec les généraux autrichiens et anglais , les opérations militaires qu'on devait exécuter.

En attendant la négociation fut commencée , et , s'il faut en croire les bruits qui circulèrent alors , on était d'accord sur tous les points ; tous les articles d'un traité d'alliance étaient rédigés , et ce traité allait être signé à Parme , après le passage du Taro , lorsque l'on apprit les événemens qui terminaient la guerre. Une alliance contre Napoléon n'avait plus d'objet. L'acte ne fut pas consommé ; mais le ministre Russe n'en resta pas moins accrédité auprès du roi Joachim ; il se rendit à Naples , où il fit un assez long séjour , et ne quitta cette capitale qu'en laissant le général baron de Thuyll chargé de suivre les affaires qui lui avaient

été confiées. L'empereur Alexandre, par une disposition formelle, a confirmé cette mission du général Thuyll, qui réside actuellement auprès de la cour napolitaine.

Ces relations, nous osons le demander, permettraient-elles que l'on mît en question devant l'empereur de Russie, les droits du roi de Naples à la conservation de sa couronne? Quelles circonstances ont pu altérer ces droits depuis qu'un si grand monarque les reconnaissait par des actes si solennels? Un souverain qui a porté sur le trône, avec toutes les héroïques vertus qui forment les grands rois, toute la philosophie et toutes les vertus douces qui honorent l'état privé, pourrait-il jamais dire : « Il est un prince qui jouit d'une grande » gloire militaire et qui gouverne ses états » avec sagesse : sa puissance est limitée ; » mais il fut un moment où les destinées » de l'Europe étant incertaines, son nom » et son armée pouvaient concourir à les » fixer ; alors je renouai avec lui mon an- » cienne »

» cienne amitié ; alors je fis négocier avec
 » lui un traité d'alliance. Aujourd'hui mes
 » projets sont accomplis ; lui-même a com-
 » battu pour en assurer le succès ; je me
 » déclare son ennemi. Non , non ,
 jamais un tel langage ne sortira de la bou-
 che du magnanime Alexandre ; jamais il ne
 sera permis de supposer que de tels sen-
 timens puissent entrer dans son cœur : il
 voulut être l'allié du roi de Naples quand
 il s'agissait de combattre ; il voudra l'être
 encore après les victoires qui ont assuré son
 triomphe. La prospérité ne détourne pas
 les grands caractères de leurs vertueuses
 directions , elle les rend plus généreux et
 plus vertueux encore.

Relations du Roi Joachim avec la Prusse.

Une grande partie de ce que nous avons
 dit relativement à la Russie doit s'appli-
 quer à la Prusse.

Le roi de Prusse , comme l'empereur

Alexandre , avait connu et approuvé les propositions d'alliance faites par l'Autriche au roi de Naples. Lorsque ce traité eut été conclu et ratifié , les ministres napolitains accrédités près de l'empereur d'Autriche eurent l'honneur d'être présentés à S. M. Prussienne , qui les accueillit avec distinction et avec bonté , comme ministres d'une puissance alliée. »

Et pouvait-il en être autrement si, comme ou l'assure , une des stipulations qui formèrent la quadruple alliance entre l'Autriche , la Russie , l'Angleterre et la Prusse , portait que tous les traités que l'Autriche pourrait conclure , avec des princes qui accéderaient à la coalition , seraient , de droit , communs aux quatre puissances ? Une pareille convention rendait toute adhésion formelle inutile. Aussi avons-nous vu que l'empereur de Russie proposa moins une adhésion qu'un traité personnel et direct avec le roi.

Quoi qu'il en soit , l'Europe entière a été

témoin d'un fait éclatant qui ne pouvait laisser aucun doute sur l'adhésion de tous les souverains coalisés , au traité conclu par l'Autriche. A peine ce traité fut connu, que tous s'empressèrent de donner des ordres pour que les soldats napolitains faits prisonniers en combattant avec les armées françaises , fussent renvoyés , sur le-champ , dans leur patrie ; et non-seulement ils voulurent que ces braves militaires fussent libres , mais encore ils leur firent laisser ou rendre leurs armes qui devaient, désormais, être employées contre l'ennemi commun.

L'empereur de Russie et le roi de Prusse donnèrent particulièrement au roi des témoignages d'amitié par les bons traitemens qu'ils firent éprouver à ses soldats.

Vers cette époque, la place de Dantzik venait de se rendre ; 2000 Napolitains formaient partie de la garnison , ils furent dirigés vers l'Italie , et ces troupes traversant militairement l'Allemagne , occupée par les armées de tant de puissances, furent traitées,

partout , comme des troupes alliées ; reçurent partout les honneurs dus à leur courage et à leur belle conduite.

N'est-il pas manifeste qu'à l'époque où la Prusse agissait ainsi , elle se montrait , comme la Russie et comme toutes les autres puissances , l'alliée du roi de Naples ? Des relations heureuses de bonne intelligence ne peuvent pas cesser d'exister entre deux souverains qui n'ont aucun intérêt à débattre , et qui doivent être unis par des liens particuliers de considération , d'estime , d'affection , formés dans des circonstances solennelles dont le souvenir ne peut s'effacer.

Relations du Roi Joachim avec le Roi de Bavière , le Roi de Wurtemberg , et les autres Souverains d'Allemagne.

La cause du roi de Bavière* , du roi de Wurtemberg , et de tous les princes qui firent partie de la confédération du Rhin , est absolument la même que celle du roi de

Naples : ainsi que lui , ils furent long-tems alliés de Napoléon ; ainsi que lui ils prirent part comme auxiliaires à toutes les guerres que Napoléon entreprit pendant la durée de leur alliance ; ainsi que lui , enfin , ils se détachèrent de la France et traitèrent avec la coalition par l'intermédiaire de l'Autriche , quand ils reconnurent que l'obstination de Napoléon menaçait l'Europe d'une guerre sans terme.

Si le traité du roi de Naples n'était pas respecté , ils ne devraient plus avoir aucune confiance dans ceux qu'ils ont eux-mêmes stipulés ; si ses droits étaient contestés , ils devraient s'allarmer sur leurs propres titres et sur leur propre existence.

Les relations d'amitié entre le roi Joachim et les souverains Allemands , les relations diplomatiques entre les deux cours de Naples et de Bavière , n'ont jamais été interrompues ; un ministre napolitain a toujours résidé et réside encore à Munich ; un ministre Bava-rois a toujours résidé et réside encore à Naples.

Loin de trouver des ennemis parmi les souverains d'Allemagne , le roi de Naples doit les avoir tous pour amis ; tous ont des intérêts communs avec lui.

Relations du Roi Joachim avec les maisons de Bourbon de France et d'Espagne.

Après avoir parlé de tous les souverains qui ont combattu dans la guerre de la coalition, examinons quelle est , à l'égard du roi de Naples , la situation, et quels sont les intérêts des deux maisons de Bourbon qui ont profité des succès de cette guerre, sans que leur position particulière leur eût permis d'y prendre une part active.

Ces deux maisons augustes règnent , et ce sont les efforts de tous les souverains de l'Europe coalisés qui leur ont rendu leurs couronnes. Le premier usage de leur puissance aurait-il pour objet de briser celle de l'un des princes qui ont fait partie de cette immortelle coalition ! c'est là ce qu'on a

osé proposer dans l'écrit intitulé *des Bourbons de Naples!*.....

L'auteur, forcé de reconnaître que les souverains dont le roi Joachim avait embrassé l'alliance, ne pourraient, avec honneur, se déclarer contre lui, semble leur demander de laisser agir la France et l'Espagne, que, suivant son opinion, les mêmes liens d'honneur n'enchaînent pas..... Mais qui ne sera révolté de cette ignoble pensée? Quoi...! Tout ce qui a concouru à relever les trônes des Bourbons ne serait pas sacré pour eux! Après avoir recueilli le bienfait, ils s'établiraient arbitrairement les juges des bienfaiteurs, et tourneraient, sans provocation, contre l'un d'entre eux, les armes qu'ils en ont reçu!.... Ah! loin de nous l'idée d'une semblable ingratitude!..... notre respect pour deux grands souverains et pour deux grandes nations nous défend de penser qu'un tel sentiment puisse appartenir, jamais, au cœur d'un roi de France, au cœur d'un roi d'Espagne.

Écoutons un langage plus noble, un langage vraiment digne du fils de S.^t Louis et de Henri IV.

Le 4 juin, il disait à la chambre des députés : « J'ai fait avec l'Autriche, la Russie, l'Angleterre et la Prusse, une paix » dans laquelle sont compris leurs alliés, » c'est-à-dire tous les princes de la chrétienté. La guerre était universelle ; la » réconciliation l'est pareillement. »

Louis XVIII, quand il parlait ainsi, ignorait-il que Joachim I.^{er} régnait à Naples, ou dissimulait-il au fond de son cœur l'intention de lui déclarer bientôt la guerre ? Non, il n'ignorait rien ; il ne dissimulait rien, il suivait les sages impulsions de son âme loyale et généreuse ; il promettait sa reconnaissance et la paix à tous les princes de l'Europe qui, tous, avaient vaincu pour lui.

Long-tems avant le 4 juin, le prince de Méternich, ministre des affaires étrangères d'Autriche, avait notifié au prince de Béné-

vent le traité par lequel le roi de Naples était entré dans la coalition.

On ne peut pas supposer au roi d'Espagne des sentimens moins dignes de la majesté souveraine que ceux exprimés par le chef illustre de la famille des Bourbons, et nous verrons bientôt que de tels sentimens ont guidé sa conduite.

L'auteur des observations a fait voir comment la politique de l'Europe, et particulièrement celle de l'Autriche, s'opposerait à toute entreprise qui devrait rétablir l'influence de la maison de Bourbon en Italie. On ne peut rien ajouter à ce qu'il a dit sur ce point décisif. Nous allons rechercher s'il serait dans les intérêts des Bourbons de France et d'Espagne d'attaquer le roi de Naples, et s'ils pourraient motiver sur quelque prétexte une semblable agression.

Après les agitations qu'ont éprouvées la France et l'Espagne, les premiers besoins de ces deux royaumes sont la paix, la tranquillité intérieure, une bonne et libérale

administration , le retour du commerce , la diminution des charges publiques.

Des projets de guerre qui éloigneraient tant de biens si évidemment nécessaires , feraient voir plus d'ambition que de prudence dans les cabinets de Paris et de Madrid : ils étonneraient l'Europe , ils réveilleraient les craintes jalouses qu'inspirèrent , autrefois , les entreprises des Bourbons , et leur puissance peut-être serait livrée à de formidables attaques avant d'avoir été rétablie sur des bases solides.

Eh ! quels seraient les sentimens des peuples en voyant recommencer des guerres qui leur ont été si funestes ; en voyant prodiguer et leur sang et leurs ressources dans des expéditions lointaines et sans objet pour eux , lorsque tant d'objets précieux appellent , dans l'intérieur , la sollicitude de leurs souverains ?

Calmer la fermentation des esprits ; réparer les malheurs et les injustices des derniers tems ; rétablir les finances , ranimer

l'industrie , pacifier les colonies , les faire reflleurir..... tant de grands objets ne suffisent-ils pas à l'activité des gouvernemens de France et d'Espagne ?

Ces gouvernemens ne devraient-ils pas craindre , en rallumant la guerre , de rendre à des partis encore en haleine , une force redoutable ?

En France, sur-tout, Louis XVIII pourrait-il oublier quelle part eut le roi Joachim à la gloire immortelle dont se couvrirent les armées françaises pendant vingt ans de combats, et ferait-il marcher contre lui , sans aucun sentiment pénible , tant de braves soldats qui , si souvent , marchèrent sous ses ordres , à la victoire ?

Ce que nous venons d'exprimer, la sagesse des rois de France et d'Espagne l'a reconnu. Aussi , jamais ces souverains n'ont-ils montré contre le roi Joachim, des intentions hostiles que rien ne pourrait justifier.

Après avoir déclaré qu'il avait fait la paix avec tous les princes de la chrétienté , quel

motif aurait Louis XVIII pour se déclarer en état de guerre contre le roi Joachim ? quelles circonstances, depuis le 4 Juin, ont produit des sujets de guerre entre la France et Naples ? aucune, sans doute : aussi, quoique les formalités des communications diplomatiques n'aient pas été encore complètement établies, toutes les relations entre les deux états ont été constamment celles de la bonne intelligence. Le commerce est ouvert et libre entre les deux royaumes ; le pavillon napolitain flotte dans les ports de France, et le pavillon français flotte dans les ports de Naples. Tous les prisonniers napolitains que Napoléon avait retenus, Louis XVIII les a renvoyés ; un consul napolitain est à Marseille, et se loue de l'accueil qu'il y reçoit de toutes les autorités. Tout est donc dans un état parfait de paix entre les deux couronnes, et cette paix rien ne doit la troubler.

Il n'en est pas autrement avec la cour de Madrid. Les Bourbons d'Espagne ayant reconnu formellement la séparation du

royaume de Naples de celui de Sicile, on ne peut pas supposer qu'ils voulussent entreprendre une guerre en faveur de Ferdinand de Sicile, et ils n'ont montré au roi Joachim que des dispositions pacifiques.

Tous les Napolitains prisonniers en Espagne ont été rendus libres. Un consul espagnol réside à Naples : plusieurs bâtimens espagnols expédiés pour nos ports y sont entrés et ont reçu l'accueil que doit attendre le commerce d'un peuple ami. Un corsaire d'Espagne ayant arrêté un bâtiment napolitain, ce bâtiment fut déclaré par le conseil espagnol mauvaise prise, et la décision eut pour motif, que le roi Joachim était en paix avec toutes les puissances de l'Europe.

Le roi d'Espagne a donc imité Louis XVIII à l'égard du roi de Naples; et certes, la conduite du monarque français, inspirée par la philosophie, la modération et la bonté, mérite, en tout, de servir d'exemple.

Concluons qu'il n'existe et qu'il ne peut exister dans les cours de France et d'Espa-

gne , aucun intérêt ni aucune intention qui ne s'accorde avec les intentions et les intérêts du roi des Naples , dont tous les vœux ont pour objet la paix de l'Europe et le bonheur de ses sujets.

Relations du Roi Joachim avec le Pape.

C'est sous les auspices du roi de Naples que le pape est rentré dans ses états, délivrés par les armes napolitaines. Aussi longtemps que ces pays sont restés sous l'administration royale, ils n'ont eu à supporter aucune de ces contributions extraordinaires, aucune de ces réquisitions que la guerre autorise et qui, trop souvent, dégénèrent en odieuses vexations. Le roi, au contraire, du moment qu'il fut maître des états romains, diminua les impôts établis, consacra des sommes considérables à des objets d'utilité publique, fit cesser toute persécution contre les prêtres, remit en vigueur diverses institutions pieuses, et, par toutes

ces mesures , prépara , autant que les circonstances le permettaient , le retour du souverain pontife , dans la capitale du monde chrétien.

Lorsque le St.-Père , en revcnant de son douloureux exil , arriva sur la ligne occupée par l'armée du roi , S. M. lui fit rendre toutes sortes d'honneurs et lui fit faire les offres les plus obligeantes.

Sa sainteté , en passant à Bologne , rendit au roi une visite solennelle pour lui témoigner toute sa gratitude.

Quand elle voulut se rendre à Rome , le roi lui remit les deux départemens de Rome et du Trasimène , qui formaient la totalité de l'état ecclésiastique à l'époque où le pape avait été forcé de s'éloigner de sa capitale. S. M. eut même la délicate attention de mettre sous l'autorité du saint-père le duché d'Urbain et les pays situés sur la gauche du Mitauro , étrangers à ces deux départemens , afin qu'il eût la satisfaction de se rendre de Césène , où il se trouvait , jusques à

Rome, sur des territoires soumis à sa souveraineté.

Le pape aurait souhaité que le roi lui eût remis, en même-temps, les Marches, comme il voulait qu'Avignon lui fût restitué par le roi de France, et les légations par l'empereur d'Autriche; mais la demande de sa sainteté concernant les Marches se trouvait contraire à des dispositions convenues entre le roi et les alliés. Le pape en demeura convaincu et se contenta de ce qui lui était rendu.

Depuis cette époque, le St.-Père a toujours conservé, sans doute, et a manifesté souvent le désir d'être remis en possession des Marches; mais, c'est au congrès, seulement, que peuvent être pris des arrangemens qui concilient les intérêts du St. siège et les stipulations des traités.

Une difficulté qu'il n'était pas au pouvoir du roi de résoudre, n'a point nui à la bonne intelligence que tant de motifs avaient dû établir, et doivent maintenir entre la cour de Rome et la cour de Naples.

Un

Un consul napolitain et un agent diplomatique résident à Rome, et tous leurs rapports avec les autorités pontificales sont infiniment satisfesans. Le roi qui , depuis long-tems , a vu de près et a su apprécier les vertus personnelles du St.-Père , est pénétré pour lui de la plus profonde vénération. Le pape a donné souvent au roi des témoignages particuliers de sa bienveillance.

Les intérêts de ces deux souverains se touchent et sont dans une apparente opposition sur un seul point. Cette opposition n'est l'ouvrage ni la volonté du pape , ni de la volonté du roi. C'est un traité , ce sont des conventions politiques et militaires qui l'ont établie. Lorsque le congrès aura concilié et fixé les droits des deux princes , il ne pourra plus rester entre eux que les relations de bon voisinage et les sentimens personnels dont ils font profession l'un pour l'autre.

Le pape ne peut jamais être que l'ami d'un roi qui l'a rétabli dans ses états.

*De l'état intérieur du royaume de Naples ,
et des sentimens de la nation napolitaine pour le roi Joachim.*

L'exposé que nous avons présenté des relations du roi de Naples avec les diverses puissances de l'Europe , prouve qu'aucune d'entre elles n'a ni intérêt ni motif de se déclarer contre lui , et que , presque toutes , au contraire , sont liées à sa cause par des traités positifs ou par des engagemens d'honneur dont on ne peut pas supposer , sans leur faire une offense , qu'elles veuillent s'affranchir.

Voyons , maintenant , si c'est avec quelque fondement que le défenseur des Bourbons de Sicile invoque contre lui le vœu de la nation napolitaine.

Le roi Joachim est le premier souverain qui ait apprécié justement cette nation brave , ingénieuse , ardente , habile à tous les genres de succès.

L'ancien gouvernement semble n'avoir été qu'effrayé de l'énergie d'un tel caractère, et avoir employé tous ses soins à la comprimer ou à la diriger vers des objets étrangers aux grands intérêts de l'état : aussi, quand il eut besoin de faire quelques efforts, ne trouvait-il que de faibles ressources dans un pays qui pouvait en offrir de si puissantes.

Les Napolitains avaient cependant fait voir, sous Charles III, ce que pouvait attendre d'eux un souverain digne de les gouverner.

Le roi Joachim a montré aux Napolitains de l'affection et de l'estime ; ils lui ont répondu par leur amour et par leur dévouement.

A peine monté sur le trône, il eut de fréquentes occasions de faire connaître à quel point lui était cher tout ce qui intéressait les droits ou l'honneur de la nation que la Providence avait soumise à son sceptre.

On le vit lutter avec fermeté contre le gouvernement français, alors tout puissant,

et qu'il avait tant de raisons de ménager , chaque fois qu'il fut question de défendre ou un privilège national , ou la dignité de sa couronne : on sut que , dans une circonstance solennelle , il avait dit : *Je veux régner avec indépendance , ou je veux cesser de régner.* Dès-lors les Napolitains sentirent qu'ils avaient un roi réellement Napolitain et qui les appelait à des destinées nouvelles.

A sa voix , un peuple qui semblait avoir peu d'inclination pour l'état militaire , s'arma presque tout entier. L'armée régulière a été portée successivement jusqu'à 90,000 hommes , et 60,000 légionnaires de la garde civique ont défendu , depuis 1809 , presque sans aucun secours de la troupe de ligne , les côtes du royaume , en même-tems qu'ils ont maintenu , partout , la tranquillité de l'intérieur , que cherchaient sans cesse à troubler des hordes de brigands envoyées de la Sicile.

L'Europe a été témoin de la conduite des troupes napolitaines. Dès les premières

campagnes elles se montrèrent rivales des plus vieilles troupes de l'Europe, et les talens comme la bravoure des officiers se firent particulièrement distinguer.

Cependant, l'armée n'occupait pas le roi tout entier : ses soins organisèrent l'administration de l'intérieur ; des routes furent tracées ; de sages établissemens furent fondés ; des travaux utiles et même des travaux d'embellissement pour sa capitale furent entrepris.

Tous ces objets, sans doute, entraînaient des dépenses qui mettaient le roi dans la nécessité d'exiger des tributs considérables ; cependant les charges imposées à la nation furent toujours fort inférieures à celles que supportaient tous les autres pays de l'Europe, sans exception ; elles furent toujours acquittées sans murmure, parce que chacun en voyait l'utile emploi.

La clémence et la générosité du roi, son affabilité, sa popularité ont, sur-tout, enchanté et captivé le cœur des Napolitains.

Depuis qu'il règne , il n'a jamais voulu croire aux complots , aux conspirations contre sa personne ; et il est sans exemple qu'il ait laissé verser une seule goutte de sang pour de prétendus crimes d'état.

Autant son ame se refuse à punir , autant elle aime à récompenser.

Ceux même qui sollicitent sa libéralité sans y avoir acquis des droits par des services , la sollicitent rarement sans succès.

Accessible à tous ses sujets , on le voit souvent au milieu d'eux , comme un père au milieu de ses enfans , distribuer des grâces et recueillir des bénédictions.

Voilà par quels moyens le roi Joachim a su allumer , dans le cœur des Napolitains , ces sentimens actifs et durables qui font la gloire comme le bonheur et la sauve-garde des rois , et qui rendent les peuples capables du dévouement le plus héroïque.

Nous pourrions ajouter que ces sentimens se sont fortifiés , peut-être , par un rapprochement bien facile à faire.

On a comparé la loyauté de la nouvelle administration , et sa fidélité dans ses engagements , avec la violation des dépôts publics , qui , sous l'ancien gouvernement , enlevaient cent millions confiés par les particuliers , aux banques de Naples ; on a comparé la valeur et le génie militaire de Joachim avec la double fuite de Ferdinand , lorsque les armées ennemies touchaient à peine ses frontières : on a comparé sa douceur et sa clémence avec les vengeances atroces qui mirent en deuil , à une époque trop célèbre , le Royaume et l'Italie entière mais évitons de réveiller ces cruels souvenirs Pour prouver quels sont les sentimens du peuple napolitain pour le roi , et du roi pour le peuple , il suffit de dire qu'on a vu ce prince parcourir successivement le plus grand nombre de ses provinces , à des époques différentes et parmi des événemens divers. Presque toujours sans gardes , dans chaque ville , dans chaque village , il traversait souvent à pied , une foule immense , écou-

tant tous les malheureux , accueillant toutes les réclamations , et ne se trouvant jamais importuné , quand il s'agissait d'accorder un bienfait ou un acte de justice.

Et c'est ce prince contre lequel on invoque ses propres sujets ! Eh bien ! Qu'on nous réponde : ce prince quand il était ainsi sans défense , au milieu de son peuple , a-t-il trouvé un seul ennemi ? n'a-t-on pas entendu partout , au tour de lui , les expressions de l'attachement et de la reconnaissance ?

Nous craindrions d'être accusés de flatterie pour avoir exposé les faits que nous venons de raconter , si nous ne pouvions invoquer d'un bout de l'Europe à l'autre , le témoignage de tous les voyageurs qui ont visité le royaume de Naples , et qui ont pu être témoins de ces faits ou en entendre le récit. Nous n'avons pas à redouter qu'un seul d'entre eux puisse nous démentir.

Qu'on cesse donc de calomnier une nation qui chérit son souverain , et qui saurait

lui donner, au besoin, un de ces éclatans exemples de fidélité et de dévouement qui immortalisent les peuples.

Les souverains de l'Europe ne peuvent pas ignorer ces dispositions des Napolitains. Leurs ministres, leurs agens consulaires, les voyageurs, la renommée ont pu leur en rendre compte ; ils aimeront à trouver les sentimens et les vœux d'une nation recommandable, d'accord avec leurs propres sentimens et avec leurs engagemens envers le roi de Naples.

Heureuse , alors , la nation napolitaine ! Son roi n'a plus besoin de gloire militaire. Aussitôt qu'il verra la paix de son royaume assurée , il ne jugera plus nécessaire d'entretenir l'armée nombreuse que la prudence lui commande aujourd'hui d'avoir sur pied. Alors , il pourra se livrer à toutes ses dispositions généreuses et bienfaisantes , perfectionner l'administration , créer des institutions libérales , alléger encore le poids des impôts que déjà il a beaucoup dimi-

(90)

nués depuis que la guerre a cessé ; faire fleurir l'agriculture , le commerce et les arts : répandre , en un mot , sur le beau pays qu'il gouverne , toute la prospérité , tout le bonheur dont la nature a voulu le doter , et dont les malheurs des siècles lui ont ravi , depuis si long-tems , le brillant héritage.

FIN.

965964